

un chapitre de son livre de bord, ou bien allongé sur un banc de rotin, sa longue pipe anglaise à la bouche, lentement, il conte et fabloie.

Son langage est si pittoresque, ses aventures si extraordinaires, que les enfants le trouvent plus amusant que Jules Verne. Et puis, ses histoires, à lui, on est sûr qu'elles sont arrivées.

Ce matin, les neveux ont amené un de leurs camarades afin de lui montrer l'oncle :

Edouard. — Aujourd'hui, oncle Jambard, tu vas nous en envoyer une chouette, hein, puisque Théodore est venu ?

Gustave. — Oh ! oui, celle du requin, par exemple ! Tu sais bien, quand le requin a voulu te "passer à la tondueuse" et que tu lui as planté ton "canif" dans le ventre !

Albertine. — Oh ! bien, non ! J'aime mieux celle du crocodile, moi ! Quand tu lui as mis ton sabre dans la gueule en disant : "Avec une grande mâchoire comme ça, il te faut un grand cure-dents, camarade !"

Edouard. — Tu nous ennuies, toi, avec ton crocodile ! D'abord, l'oncle nous dira celle qui lui plaira !

Robert. — Tu devrais nous conter ton histoire de Peaux-Rouges, oncle Jambe ! Quand les Sioux l'ont attaché au poteau, et qu'avec leurs femmes, ils sont venus graver leurs initiales sur ton dos !

Albertine. — Oh ! elle n'est pas si terrible que cela, celle-là ! Ils ne voulaient pas le tuer, tu sais bien ; c'était simplement pour s'amuser ! Celle des îles est plus jolie : quand les Canaques les ont pris et qu'ils ont voulu le manger . . . . Le feu était déjà allumé pour le cuire, ce pauvre tonton . . . . tu ne te rappelles pas qu'on lui a fait gouter de sa propre sauce et qu'il l'a trouvée trop salée ?

Blanche. — Oh ! oui, celle là . . . . elle est belle celle-là

L'Oncl. — J'en sais une plus belle et plus terrible encore.

Edouard. — Plus terrible que ça ? mince alors !

Albertine. — Oh ! dis-la, dis ? mon petit oncle chéri ?

L'Oncl, *après avoir rallumé sa pipe.* — Celui qui me verrait là, tout de suite, assis comme un

paysan, attendant tranquillement l'heure d'arrêter ma cuiller, ne se douterait pas que pendant quarante ans j'ai couru le monde, hein ? C'est vrai, pourtant ! J'ai vu toutes les Amériques, toutes les Indes, toutes les Antilles et toutes les îles ! Bien des fois, j'ai failli être mangé, noyé ou écorché — mais ma plus terrible aventure, les enfants, c'est en France qu'elle m'est arrivée, à deux pas d'ici.

C'était en juillet 67. Il faisait un temps superbe, une chaleur à tout casser. J'étais allé du côté de Caudebec pour voir un peu ce qu'annonçaient les pommiers, quand, tout d'un coup, je sens mon ventre qui se tortile et qui me piace comme s'il y avait eu dedans une douzaine de crabes ! A terre, la nourriture n'est plus la même vous savez, on se dérange . . . . Enfin, pour tout dire, j'avais besoin de larguer le bouton . . .

J'entre donc dans un débit et je demande la poulaine, ou si vous aimez mieux le petit endroit !

La chose faite, je bois un coup pour me préserver du choléra, et, vu qu'il y avait du bon calvados, là-dedans, j'y suis retourné souvent.

Oui, souvent. — Un beau matin, je me suis habillé comme un prince et je suis venu trouver l'aubergiste. Nous avons pris une bouteille de vieux vin ensemble (cachet vert, je m'en souviens) et ensuite je lui ai demandé quelque chose. "Tope là, qu'il m'a dit c'est entendu, je vous la donne !" (*Gravement*) Voilà ma plus terrible aventure !

Edouard. — Qu'est ce qu'il y a donc de si terrible là de dans, oncle Jambe ? Je ne vois pas.

L'Oncl. — Parce que tu ne sais pas ce que je lui demandais, parce que tu ne sais pas ce qu'il m'a donnée.

Robert. — Qu'est-ce qu'il t'a donné, donc ?

L'Oncl. — Une main . . . .

Albertine, *vivement.* — Une main coupée ?

L'Oncl. — Malheureusement non. C'était une main bien vivante, avec une petite bague bleue au troisième doigt. C'était la main de sa fille, — la main de votre satanée pie-grièche de tante, — que le diable emporte ! . . .

GEORGE AURIOL